

P. Dans la tête de Rachmaninov

LA CHRONIQUE D'OLIVIER BELLAMY. Le pianiste Mikhaïl Pletnev a réalisé l'exploit de jouer les cinq œuvres concertantes de Rachmaninov, en deux soirs, avec un orchestre créé pour l'occasion.

Par Olivier Bellamy

Publié le 08/11/2023 à 09h00, mis à jour le 08/11/2023 à 09h29



Mikhaïl Pletnev, au piano, Kent Nagano à la direction et l'Orchestre international Rachmaninov.

« Pour retrouver sa jeunesse, il suffit de recommencer ses folies », a dit Oscar Wilde. À 66 ans, Mikhaïl Pletnev vient d'en commettre une belle. Le pianiste et chef d'orchestre russe a créé le Rachmaninov International Orchestra, puisque l'Orchestre national de Russie qu'il avait fondé en 1990 lui a été confisqué par le Kremlin. On peut imaginer le mélange de fureur, de douleur et de frustration après la privation de son instrument.

Wilhelm Furtwängler était resté en Allemagne nazie pour ne pas laisser « son » Philharmonique de Berlin aux mains de gens qu'il considérait comme des barbares. Pas question pour Mikhaïl Pletnev de rentrer en Russie (il vit en Suisse et parle neuf langues), mais il a très mal vécu d'être amputé du prolongement de son esprit. Alors, plutôt que d'errer sur les océans comme *le Hollandais volant*, il a fait venir à lui le pays de Pouchkine. Un peu comme de Gaulle décrétant que la France libre est à Londres. Ou Thomas Mann qui dit : « La littérature allemande est là où je me trouve. »

« En perdant mon pays, je me suis perdu moi-même »

En 2023, on célèbre le 150^e anniversaire de la naissance de Rachmaninov. L'occasion pour Pletnev de rappeler sa souffrance lorsqu'il a fui la révolution bolchevique en 1917. Jamais Rachmaninov n'a pu totalement retrouver sa veine créatrice hors de sa terre natale : « En perdant mon pays, je me suis perdu moi-même. » Si l'échec de sa première symphonie l'avait rendu stérile – jusqu'au miracle de son *Concerto n° 2* – l'exil lui a été fatal. Il a vécu près de Lucerne, à la villa Senar (ouverte au public depuis cette année), avant de fuir à nouveau la guerre pour mourir à Beverly Hills en 1943. Mais la Suisse est restée sa « petite Russie ».



L'Orchestre international Rachmaninov.

En plus de ses engagements, Pletnev a travaillé vingt minutes par jour pendant un an pour se remettre les quatre concertos et les *Variations sur un thème de Paganini* dans les doigts. Le seul *Concerto n° 3* constitue un défi à la plus haute virtuosité. Rachmaninov lui-même s'estimait incapable de donner un bis après l'avoir joué. Les 20 et 22 août derniers, Mikhaïl Pletnev a joué les « cinq concertos » au Festival de Riga. L'orchestre était dirigé par le chef ukrainien Kirill Karabits en un joli symbole. Dans le même temps, le pianiste s'est démené pour fonder un nouvel orchestre russe « hors les murs ». Mais certains musiciens n'ont pas eu l'autorisation de sortir du pays ou bien ils ont craint les représailles. D'autres n'ont pas eu le visa d'entrée. Le Rachmaninov International Orchestra a donc été complété par des musiciens venus de douze pays européens (dont la France) et d'Israël.

Une balance idéale entre l'orchestre et le soliste

Quatre jours de répétitions et deux générales le jour même ont précédé les concerts. Ils ont eu lieu dans la salle de concerts de Rosey à Rolle (Suisse) qui appartient à l'une des écoles les plus prestigieuses au monde. Le tout a été organisé par Sergeï Markov, grand ami de Pletnev. Le financement (350 000 dollars) a été assuré des mécènes américains. Selon Adriana, assistante personnelle de Mikhaïl Pletnev, il n'a pas touché à son piano pendant deux semaines avant le jour J. Les concerts ont été filmés par Medici et Mezzo. La bande sonore fera l'objet d'un double CD commercialisé par Euroarts dont la sortie est prévue fin 2024.

Le superbe auditorium mérite à lui seul le déplacement. En béton, en bois aggloméré et en verre, il offre une acoustique remarquable et accueille 900 personnes. Mikhaïl Pletnev a confié la baguette à son ami Kent Nagano. Outre son talent et son expérience, le chef japonais a l'humilité de remplacer le bras de son collègue, cerveau du projet et soliste Hercule dédié à ses douze travaux. De fait, la balance est idéale entre l'orchestre et le soliste. À son piano Kawaiï, Pletnev semble statufié par une concentration inhumaine. Aucun geste inutile. Des bras qui semblent peser des tonnes tellement le son est large, puissant, jamais dur. Ce n'est pas un Rachmaninov sirupeux, hollywoodien ou clinquant, comme on a pu l'entendre *ad nauseam*, mais « l'Esprit » selon ses propres mots.

Une haute aventure humaine

Le pianiste semble s'être identifié au compositeur. Ce dernier était l'un des plus grands pianistes de l'histoire (avec Liszt et Busoni, Chopin hors concours), mais lorsqu'il jouait sa **musique**, il était pris d'une sorte de pudeur qui bridait son expression. Pletnev joue donc ses concertos comme s'il en était le compositeur et, d'une certaine façon, mieux qu'il n'a pu le faire. Non seulement sa technique est prodigieuse, mais elle obéit à une vision structurelle, organique et minérale de l'œuvre. Le fait qu'il soit aussi chef d'orchestre et compositeur concourt à faire se détacher les lignes de forces, à laisser respirer la structure harmonique dans la logique naturelle du discours. C'est une vision intériorisée du chef-d'œuvre. Le contraire d'un habillage superficiel ou d'un maquillage habile qui dupe un public avide d'effets de manches. Mais le pianiste n'est pas seulement un spéléologue qui éclaire savamment la grotte sacrée. Nous voici entraînés dans une haute aventure humaine. Emportés par une histoire unique qui se déroule *hic et nunc*.

Ainsi, le célèbre *Concerto n° 2* commence sur un rythme alerte, et fuit la profondeur appuyée des marchands du temple russe. L'œuvre est une renaissance après un interminable hiver. L'heure est donc au mouvement printanier et à une jeunesse qui autorise toutes les folies. Mikhaïl Pletnev ignore superbement les clichés attachés à ce cheval de bataille du répertoire. Ainsi le *finale* ne court pas à la poste, mais savoure ce bonheur en un chant éperdu.

Chaque œuvre sonne avec une liberté proportionnelle à la rigueur et à la discipline qui ont permis son élaboration. À la fin du concert, nous avons l'impression d'avoir participé à l'édification de cinq monuments moins rebattus – ou au contraire plus familiers (le Quatrième) – qu'on l'aurait cru. En bis, une *Alouette* de Glinka transcrite par le pianiste qui donne enfin le signal des larmes.